

Miel : vers une année noire pour les apiculteurs tarnais ?



- Installé depuis une dizaine d'années comme apiculteur, Vincent Fabrègue a vu sa récolte de printemps baisser de façon significative ./ photo DDM, MPV. - [[DDM- MARIE PIERRE VOLLE]]

[Agriculture](#), [Tarn](#), [Economie](#)

Publié le 15/08/2021 à 16:52 , mis à jour le 16/08/2021 à 06:56

l'essentiel En pleine saison de récolte du miel, les apiculteurs tarnais dressent déjà un bilan douloureux. En cause : l'épisode de gel printanier et des conditions météorologiques instables depuis plus de quatre mois.

Ils avaient déjà tiré un trait sur les récoltes de miel de printemps, le gel n'ayant pas permis aux fleurs de saison et aux arbres fruitiers d'offrir du nectar aux butineuses. Et le Syndicat Apicole du Tarn explique que le peu de miel stocké n'a servi qu'à nourrir les abeilles. La récolte d'été ne s'annonce pas non plus sous les meilleurs auspices, et n'a pu commencer qu'à la mi-juillet. Marie-Claude Cassaugrand, apicultrice à Albi, regrette une perte de 60 % sur 1,6 tonne de miel récoltée en 2020. Même constat pour les ruchers du Tigou basés à Giroussens : « De 20 tonnes de miel l'an dernier, on est seulement à 8 tonnes et c'est déjà la fin de la saison », s'attriste Fabienne Mallein. À Lisle-sur-Tarn, Vincent Fabrègue témoigne d'une perte de 50 % de miel en un an. Une grande déception collective alors que 2020 a été une année exceptionnelle. L'Observatoire du miel et de la gelée royale a enregistré sa production record depuis le début du siècle avec plus de 30 000 tonnes de miel sur l'ensemble du territoire français. Si le bilan est de zéro au printemps, il reste donc insuffisant cet été, notamment pour la récolte de certaines variétés. Le miel de châtaignier, spécialité du Tarn, n'est qu'à 50 % de sa production habituelle, tandis que les acacias restent noirs depuis 4 ans. « Mais le tournesol nous sauve la mise, heureusement », se console Mathieu Domecq, apiculteur à Lavaur.

Temps dur pour les abeilles

Les mouches à miel ont dû braver le mauvais temps et tout faire pour survivre. Les apiculteurs ont ainsi dû participer activement à leur alimentation, les aidant avec du sirop ou du sucre adapté. Fabienne et son mari racontent avoir organisé des rondes pour surveiller constamment l'état des ruchers. Malgré tout, Marie-Claude regrette la perte de 2 colonies sur une centaine. « C'est un coût financier supplémentaire, mais aussi en termes d'énergie fournie », ajoute-t-elle. Et c'est sans compter les retards de reproduction et la ponte des reines. « On voit bien que les abeilles ont été affaiblies, elles sont moins efficaces cet été », constate Fabienne. De manière plus générale, Mathieu précise que « la mortalité des butineuses est de 30 % par an en France, mais cette année elle atteint les 50 % ». Si les facteurs frelons, maladies et parasites toujours plus résistants peuvent expliquer ce chiffre, le froid et la faim en sont la cause principale.

Un avenir incertain

Au même titre que l'ensemble de la filière agricole touchée par les variations météorologiques, les apiculteurs s'inquiètent de l'avenir de la profession. Mais l'instabilité apicole est multifactorielle et s'explique par le climat changeant, l'usage de pesticides et insecticides, mais aussi la baisse de biodiversité : « Il n'y a plus de petites fleurs à butiner en bordure des champs agricoles, et c'est aussi une histoire de sélection des cultures par les agriculteurs », développe Fabienne. Mathieu rappelle également que l'agriculture hybride a tendance à se développer, impliquant des cultures de plantes n'ayant plus besoin d'être pollinisées. Or les abeilles se nourrissent principalement grâce aux champs agricoles. Une pratique qui, selon lui, pose problème : « Ce n'est pas tant le manque d'abeilles qu'il faut craindre, que le manque de fleurs. » La réflexion se tourne notamment au niveau de l'apiculture professionnelle : « Sur les 70 000 apiculteurs recensés en France, seulement 8 % sont des professionnels. Ils détiennent 70 % des ruches, alors si la filière est en danger, qu'est-ce qu'il reste ? », questionne Mathieu. Pour Marie-Claude, « la solution pourrait être la réduction des cheptels pour avoir un bol alimentaire suffisant et trouver des alternatives plus facilement ».

Louise Fretet

Peu de miel cet été dans les Deux-Sèvres

Publié le 19/08/2021 à 06:25 | Mis à jour le 19/08/2021 à 06:25



Selon René Aminot, le remplacement des reines par des plus jeunes devrait permettre une bonne récolte l'an prochain.

© (Photo archives NR)

Cette année offre de mauvaises récoltes de miel aux apiculteurs des Deux-Sèvres, à qui le beau temps a fait faux bond.

Dans plusieurs régions de France, les conditions météorologiques ont provoqué une mauvaise récolte du miel cet été. Les apiculteurs des Deux-Sèvres n'ont pas été épargnés.

Si la récolte du printemps qui concerne essentiellement le colza, les fleurs sauvages et les arbres fruitiers a été favorable, celle du miel de châtaignier, de tilleul et de ronce aux alentours du 14 juillet a été décevante selon Michel Bonneau, administrateur du syndicat l'Abeille des Deux-Sèvres. « *Les apiculteurs deux-sévriens ont récolté entre 0 et 50 % de ce qu'ils récupèrent d'habitude l'été* », se désole-t-il.

La pluie empêche les abeilles de butiner Un chiffre confirmé par René Aminot, président de l'association l'Abeille du Poitou, qui affirme avoir récolté seulement la moitié de la quantité de l'année dernière. « *On s'attendait à ce que la récolte soit mauvaise, on a eu raison* », commente-t-il.

Les précipitations sont la cause de cette récolte timide. « *Au mois de juin on a eu de la pluie, or quand il pleut sur les fleurs les abeilles ne peuvent pas récolter le nectar qu'elles utilisent pour faire du miel* », explique Michel Bonneau. Si une certaine quantité de pluie favorise la montée du nectar, elle peut fortement impacter la production de miel.

« *L'essaimage, c'est-à-dire quand la reine part avec une partie de la colonie, a entraîné une diminution de la population des ruches, et donc moins de miel* », ajoute René Aminot.

Les reines ont été remplacées Il précise que cette année il y a aussi eu des supersédures dans la plupart des ruches de la région. Il s'agit du remplacement de la reine jugée déficiente par la colonie, car elle ne dégage plus assez de phéromones par exemple.

Ce changement entraîne une phase de ralentissement du rythme de ponte et est favorisé par le mauvais temps. « *Les abeilles sont confinées quand il pleut. Elles n'ont rien à faire, donc elles en profitent pour remplacer la reine* ».

La récolte d'août sera mauvaise La troisième récolte qui doit avoir lieu courant août et qui survient après la floraison des tournesols s'annonce, elle aussi, médiocre. « *Depuis le 14 juillet on n'a pas eu assez de beau temps pour que les abeilles puissent travailler dans de bonnes conditions* », avance Michel Bonneau. Là aussi, les apiculteurs s'attendent à avoir un tiers à 50 % du miel qu'ils récoltent d'habitude.

Si l'année dernière, Michel Bonneau a récolté 30 kilos de miel par ruche, cette fois il n'en récoltera que 18 à 20 kilos. « *La récolte du printemps fait que mon bilan de l'année ne va pas être catastrophique, relativise-t-il. Mais elle ne va pas compenser celles de cet été pour les apiculteurs* ».

Pour René Aminot, qui est apiculteur depuis 1994, l'important n'est pas la récolte du miel, mais bien d'élever des abeilles. « *Nous sommes des éleveurs avant tout, s'il y a du miel, tant mieux, sinon, tant pis.* »



Giacomo Nanni

Le Monde

Thomas Seeley, l'homme qui chuchote à l'oreille des abeilles

Par [Jean-Michel Normand](#)

Publié le 13 août 2021 à 05h00 - Mis à jour le 13 août 2021 à 10h41

Enquête « Des abeilles et des hommes » (5/6). Le neurobiologiste américain, aux méthodes de recherche singulières, se fait l'avocat d'un rapport différent entre l'homme et ses ruches. Et défend une apiculture « darwinienne », au plus près du mode de vie des abeilles sauvages.

Dans les congrès internationaux d'apiculture, il faut jouer des coudes pour assister à ses conférences, et ses livres, quoique du genre pointu, sont des best-sellers. L'universitaire américain Thomas D. Seeley a percé plus d'un secret de la société des insectes à miel. Habile vulgarisateur convaincu que ces histoires sont trop belles pour rester l'apanage d'un cercle restreint de scientifiques, ce professeur de neurobiologie à l'université de Cornell, dans l'Etat de New York, est aussi devenu le chantre d'une nouvelle apiculture, centrée sur *Apis mellifera* (l'abeille) et non plus sur *Homo sapiens*.

Thomas Seeley, 69 ans, n'a jamais cessé d'arpenter les forêts profondes qui entourent Ithaca, dans l'est de l'Etat de New York, non loin de l'université de Cornell. C'est ici qu'à l'âge de 10 ans, il surprit au cours d'une balade un essaim vrombissant sur le point de prendre possession d'une cavité creusée au sommet d'un noyer. Cette première rencontre a façonné son rapport à l'abeille. Là où d'autres s'enferment dans un laboratoire pour séquencer un génome, ou scrutent les parois vitrées d'une ruche expérimentale, il préfère confronter l'état de la science à ses observations effectuées in situ. Par inclination personnelle mais aussi parce qu'il a forgé son aura de « *beewhisperer* » (« l'homme qui chuchote à l'oreille des abeilles ») sur cette aptitude à s'ancrer dans la sacro-sainte réalité du terrain pour donner à voir la vraie vie des abeilles.

Giacomo Nanni

Vêtu d'une chemise de bûcheron, d'un pantalon de toile, de chaussures de marche, sa casquette de baseball vissée sur le crâne, il a dû déployer des trésors d'ingéniosité pour

remonter la piste des abeilles forestières vers leur logis. Ou suspendre des ruches tests bien haut entre deux arbres pour éviter que les ours viennent se servir.

L'un des premiers faits d'armes du professeur Seeley est d'avoir mis au jour l'énigme de la « danse tremblante » de ces insectes

L'un des premiers faits d'armes du professeur Seeley est d'avoir mis au jour l'énigme de la « danse tremblante » de ces insectes. Depuis les travaux de [l'éthologue autrichien Karl von Frisch](#) (1886-1982), on sait que les abeilles communiquent entre elles en exécutant des danses. De retour à la ruche, une éclaireuse ayant découvert un acacia en fleurs effectue, devant ses congénères, des boucles en forme de 8 dont la vitesse et l'orientation définissent la localisation de la zone de floraison ainsi que son abondance.

Article réservé à nos abonnés Lire aussi [Les abeilles se distinguent à vue de nez](#)

En revanche, von Frisch s'est toujours demandé pourquoi, de retour sur les rayons de cire, il arrivait que les ouvrières se trémoussent non plus en frétilant mais en tremblotant. Le chercheur autrichien, [Prix Nobel 1973](#) de physiologie et de médecine, avait proposé une récompense à quiconque résoudrait cette énigme. En 1991, neuf ans après la disparition de von Frisch, Thomas Seeley a trouvé l'explication : en frissonnant de la sorte, la butineuse cherche à inciter davantage de congénères à venir prendre livraison du nectar ou du pollen qu'elle rapporte de ses pérégrinations. Comme une banque aurait besoin d'un renfort de guichetiers face à un brusque afflux de dépôts, explique-t-il. Chez les abeilles, aussi, faire la queue, c'est perdre son temps.

Cerveau collectif

Seeley s'est aussi illustré en renouvelant le parallèle dressé depuis l'Antiquité entre le fonctionnement d'une colonie et la société des hommes. Derrière son ouvrage au titre délibérément anthropomorphiste (*La Démocratie chez les abeilles*, Quæ éditions, 2017), il compare une ruche à un « *super-organisme* ». Un cerveau collectif dont chaque individu constitue un neurone et qui déciderait, après délibération, de se débarrasser de la vieille reine ou d'étendre le nid à couvain (les larves) plutôt que de constituer des réserves de miel.

Article réservé à nos abonnés Lire aussi [L'énigme de la danse des abeilles](#)

L'« intelligence en essaim » (*swarm intelligence*) – principe également invoqué lorsqu'il s'agit de coordonner le vol de dizaines voire de centaines de drones – procède d'une organisation non hiérarchisée où la reine fait office de souverain constitutionnel plutôt que de monarque absolu. Une société capable de s'adapter à des situations complexes mais ignorant les contestations ou les échappatoires individuelles. Un modèle heureusement non duplicable à l'échelle de l'homme.

Au milieu de ces analyses parfois arides, le talent de Seeley consiste à faire poindre quelques-unes de ses précieuses observations de terrain. Il revendique ainsi avoir décodé le cri légèrement strident qu'émet la reine pour battre le rappel des troupes juste avant l'envol de l'essaim hors de la ruche. Un curieux [pépiement](#) qu'il se fait un malin plaisir d'imiter.

Observation au long cours

Au fil des années, Thomas Seeley – qui a donné son nom à une abeille solitaire d’Amérique centrale (*Neocorynurella seeleyi*) – s’est émancipé de son statut de conteur scientifique pour enfile l’habit de l’apiculteur et se faire l’avocat d’un rapport différent entre l’homme et ses ruches. Paru en 2020, son dernier livre, *L’Abeille à miel* (Biotopie éditions), suggère de s’inspirer du mode de vie des abeilles sauvages qu’il épie depuis tant d’années. Leur observation au long cours, assure-t-il, permet de conclure qu’elles sont plus résilientes et résistantes que leurs homologues domestiques.

Lire aussi : [L’abeille, un cerveau qui fait la différence](#)

Ces abeilles qui prospèrent à l’écart de l’homme vivent dans des espaces relativement réduits – en 1975, pour étayer cette observation, l’universitaire et un de ses collègues n’hésitent pas à abattre 21 arbres pour passer au crible les colonies qu’ils hébergeaient – et donc mieux isolés que les trop vastes ruches conçues pour maximiser artificiellement les récoltes.

Selon lui, leur grande diversité génétique a permis de générer des espèces plus robustes et résistantes aux ravages du varroa, redoutable acarien venu d’Asie. Aussi préconise-t-il de suivre les préceptes de ce qu’il baptise une « [apiculture darwinienne](#) » en laissant prévaloir la sélection naturelle. Ce qui impose, entre autres, d’opter pour des ruches de petite taille espacées d’au moins trente mètres, de renoncer à l’efficace traitement chimique anti-varroa ou de ne pas faire obstacle à la fièvre d’essaimage du printemps, quand une partie de la colonie risque de s’échapper, compromettant la récolte de la saison.

Ce discours s’adresse aux amateurs éclairés. « *Une petite minorité, plus soucieuse d’aider les abeilles que de les exploiter, admet Thomas Seeley, interrogé par Le Monde. Je les envisage comme des tuteurs d’abeilles plutôt que des apiculteurs ; la différence entre les deux groupes étant la même qu’entre ceux qui observent les oiseaux et les éleveurs de poulets.* » « *Aux Etats-Unis, s’indigne-t-il, les vastes exploitations apicoles savent qu’elles imposent une existence misérable aux abeilles mais elles persistent parce que cela leur est profitable.* »

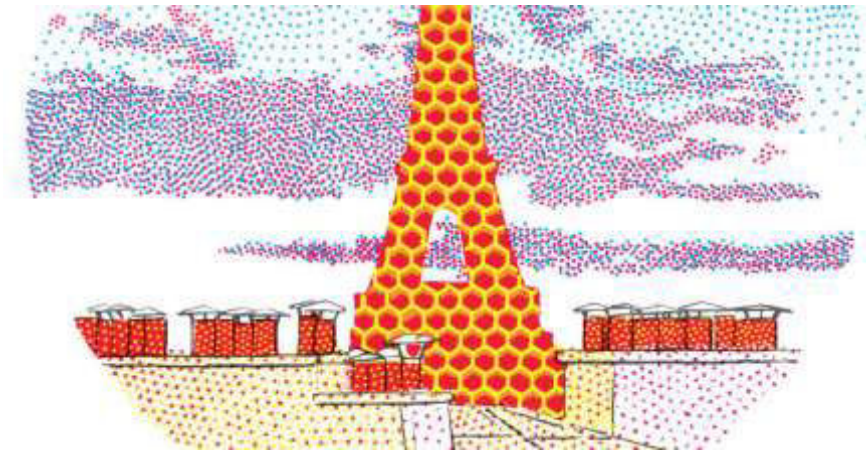
« A contre-courant »

Etienne Bruneau, administrateur délégué du Cari, influente association belge regroupant chercheurs et simples apiculteurs, se félicite de cette dichotomie qu’il juge féconde. « *Seeley traite du bien-être animal et s’inscrit à contre-courant des consensus habituels. C’est un pionnier, qui sort des sentiers battus avec en plus un argumentaire scientifique respectueux des équilibres naturels* », s’enthousiasme-t-il. Plus mesuré, Yves Le Conte, directeur de recherches à l’Institut national de la recherche agronomique (Inrae), se dit impressionné par « *la finesse et le bon sens de l’approche* » de Thomas Seeley mais souligne le fossé qui sépare l’universitaire et un milieu guère habitué à ce genre d’interpellation. « *Son concept est un peu délirant à manier pour les professionnels et j’en connais qui ne sont pas du tout emballés par ses thèses, dit-il. En fait, Seeley est moins intéressé par les apiculteurs que par l’abeille et ses interactions.* »

Après avoir lancé le pavé dans la mare de l’« *apiculture darwinienne* », le très flegmatique Thomas Seeley s’est replongé au cœur de ses essaims. « *Il y a encore tellement à observer et à découvrir sur la vie des abeilles* », confie-t-il. Par exemple ? « *Comment font les faux bourdons (mâles) et les reines pour se retrouver dans les sites de reproduction aériens ? Selon quels mécanismes une colonie décide-t-elle d’élever une nouvelle reine ? Comment*

s'organise la spécialisation des tâches entre butineuses en quête d'eau, de pollen et de nectar ?... »

Retrouvez [tous les épisodes de la série « Des abeilles et des hommes » ici](#).



GIACOMO NANNI

L'abeille en ville, une fausse bonne idée ?

Par [Jean-Michel Normand](#)

Publié le 14 août 2021 à 05h00, mis à jour hier à 04h50

Enquête « Des abeilles et des hommes » (6/6). En France, les espèces solitaires sont menacées par le trop-plein des ruches urbaines, et l'abeille noire autochtone par l'importation massive de souches étrangères. Entre elles, la concurrence fait rage.

Des ruches à Paris ? L'idée n'est pas nouvelle. A la fin du XIX^e siècle, on en compte près de 1 300 et l'active ceinture maraîchère de la capitale contribue à assurer leur approvisionnement en ressources mellifères. Le siècle suivant voit le déclin de l'apiculture parisienne, circonscrite aux ruchers du jardin du Luxembourg et de quelques congrégations religieuses mais, depuis les années 2000, une passion frénétique pour les abeilles s'est emparée de Paris. De [l'Opéra Garnier](#) aux jardins du palais de l'Élysée, c'est à qui déroulera le tapis vert sous les pas d'*Apis mellifera*. Entre 1988 et 2018, le nombre de colonies a bondi de 96 à 1 500. La dernière statistique du ministère de l'agriculture en dénombre 2 223. Record battu.

Les abeilles parisiennes sont partout mais le charme s'est rompu. Trop de ruches ; leur concentration est de 22 au kilomètre carré contre trois pour la moyenne nationale. Trop de butineuses à se disputer les floraisons qui se raréfient ; l'été, on en surprend souvent venues lécher les gouttelettes de soda des canettes abandonnées. Ces colonies citadines doivent être régulièrement nourries artificiellement et renouvelées en raison de leur mortalité élevée. Trop de business, aussi. En partie supervisée par l'Union nationale de l'apiculture française (UNAF), la multiplication des ruches sur les toits d'organismes divers et d'entreprises en quête d'un brevet commode d'écoresponsabilité fait flamber les prix : certains contrats d'entretien annuels peuvent dépasser les 4 000 euros par ruche ; dans les boutiques chics, on

trouve des pots « miel du Marais » ou « miel de Paris » pour 5 euros les 30 g, soit 150 euros le kg.

Cette ruée exerce une telle pression sur les ressources florales que les pollinisateurs moins en vue (bourdons et abeilles solitaires comme les osmies) seraient en passe de disparaître de l'espace urbain. Isabelle Dajoz, chercheuse à l'Institut d'écologie et des sciences de l'environnement de Paris, s'en est inquiétée dans une étude parue en 2019. Pendant trois années, elle a observé la fréquentation d'insectes pollinisateurs sur plusieurs espaces verts. *« Plus il y a de ruches dans les alentours, moins sont fréquentes les visites des autres pollinisateurs, constate l'universitaire. Les abeilles domestiques parisiennes sont si nombreuses qu'elles captent les ressources florales. Et Paris, faut-il le rappeler, n'est pas un vaste champ de fleurs. »*

GIACOMO NANNI

« Tarte à la crème !, rétorque Henri Clément, porte-parole de l'UNAF. Il y a de la marge et les villes ne sont de toute façon pas des lieux propices aux autres pollinisateurs. » Thierry Duroselle, président de la Société centrale d'apiculture (SCA), qui gère notamment les ruchers du Luxembourg et du parc Georges-Brassens, n'est pas de cet avis. *« Le seuil de saturation est dépassé, affirme-t-il. Multiplier les installations de ruches en milieu urbain est passé de mode. Certains ont vécu de mauvaises expériences et les projets sont en chute libre. »* Bref, les ardeurs des néoapiculteurs parisiens se sont refroidies.

« On ne favorise pas la biodiversité en privilégiant une seule espèce et sans prendre en compte l'état des ressources disponibles » – Julie Pêcheur, porte-parole de l'ONG Pollinis

La Mairie, qui a lancé en 2016 le plan « [Paris, capitale des abeilles](#) », n'a pas souhaité s'exprimer à propos d'un sujet sur lequel elle a entamé un embarrassant rétropédalage. A Lyon, en revanche, la question est tranchée. Voilà cinq ans que la ville ne délivre plus d'autorisation pour installer une ruche dans un espace public. En contrepartie, elle tente de se reverdir, par exemple en « *re-naturant* » ses cimetières afin de créer de nouvelles sources de nectar et de pollen pour l'ensemble des pollinisateurs. « *Désormais, l'abeille en ville apparaît comme une fausse bonne idée et il faut se réjouir qu'une prise de conscience se dessine*, assure Julie Pêcheur, porte-parole de Pollinis, une ONG de défense des pollinisateurs. *On ne favorise pas la biodiversité en privilégiant une seule espèce et sans prendre en compte l'état des ressources disponibles.* »

A Paris comme ailleurs, la plupart des ruches hébergent des colonies appartenant à la souche Buckfast, une abeille légèrement grisonnante, dont l'abdomen porte deux voire trois bandes jaunes et qui alimente un autre sujet de controverse. Encore une histoire de concurrence au sein de la famille *Apis*.

Cette abeille est une espèce hybride créée par Karl Kehrle, connu sous le nom de [Frère Adam](#) (1898-1996), un moine bénédictin de l'abbaye anglaise de Buckfast. Après avoir observé que ses abeilles nées d'un croisement avec une race italienne résistante à *Acarapis woodi*, un acarien qui a ravagé les colonies anglaises entre 1905 et 1919, il entreprend de constituer par hybridations successives une sorte d'abeille idéale. Des recherches de ce pionnier naît une lignée productive, peu essaimeuse, assez résistante et étonnamment douce. La chérie des apiculteurs.

« *La Buckfast ? Une abeille jouet ! Elle est si douce qu'elle se défend très mal contre les prédateurs* », persifle Lionel Garnery. Ce chercheur au CNRS lui préfère l'abeille noire, l'espèce locale que l'on trouve sous ses diverses déclinaisons à travers l'Europe de l'Ouest. Frugale et rustique, cette dure à cuire, qui a traversé deux glaciations, est menacée par la présence d'autres espèces. La noire souffre de la réputation – récusée avec énergie par ses défenseurs – d'être une abeille un rien caractéristique et pas toujours très productive. C'est pourquoi, depuis des décennies, bien des apiculteurs s'en remettent à des reines venues d'autres horizons. La Buckfast mais aussi l'italienne, très efficace sur le colza, ou la caucasienne, dont la longue langue permet de butiner le trèfle. Sous l'effet des mortalités des années 1990, provoquées notamment par le recours aux traitements phytosanitaires, les importations d'espèces étrangères se sont envolées. Au risque d'accentuer la dilution des espèces autochtones.

Redoutant une « *dérive génétique* » qui, à rebours du processus de sélection naturelle, laisserait le champ libre à des espèces inadaptées à leur environnement, des volontaires tentent d'aménager des sanctuaires fermés aux autres races d'abeilles. En France, une dizaine de conservatoires de l'abeille noire ont été constitués à Groix, [Quessant](#), Belle-Ile-en-Mer mais aussi dans les Cévennes, en Ile-de-France, dans l'Orne ou en Auvergne. Objectif : créer un réservoir génétique de 150 ruches à l'intérieur d'un territoire d'au moins trois kilomètres de rayon. « *Il faut que la loi nous donne les outils juridiques permettant de faire respecter cette zone d'exclusion, car il suffit qu'une seule ruche de Buckfast s'installe pour ruiner des années de travail* », insiste Lionel Garnery, qui préside la Fédération européenne des conservatoires de l'abeille noire (Fedcan).

Sélection génétique

« *La noire mérite d'être protégée même si elle n'est pas menacée* », objecte Thomas Boulanger, coprésident de l'Association nationale des éleveurs de reines et des centres d'élevage apicole (Anercea), que « *ce combat pour la pureté de la race locale [met] un peu mal à l'aise* ». La sélection génétique, rappelle cet apiculteur amateur qui élève Buckfast et caucasiennes, consiste à créer des souches plus résistantes, plus douces, plus productives et moins essaimeuses. Pour lui, la polyandrie caractéristique de l'abeille – lors de son vol nuptial, une reine s'accouple avec une quinzaine de faux-bourdon – rend difficilement envisageable une stricte protection de la noire, déjà largement croisée avec d'autres espèces.

Apiculteurs du dimanche et professionnels se tiennent pour l'heure à bonne distance de la controverse. D'autant que la réalité des pratiques est généralement plus pragmatique. C'est ce que plaide Jacques Goût, créateur du Musée vivant de l'apiculture du Gâtinais, à Château-Renard (Loiret). « *J'ai essayé un peu tout : Buckfast, caucasiennes, carnica... et je préfère au final mes noires hybrides. Je fais des essais sur les meilleures et, de plus en plus, je laisse faire la nature. La sélection systématique, c'est pour le productivisme, moins pour la survie de l'abeille qui s'est bien débrouillée seule depuis la nuit des temps.* »

Loire / Haute-Loire L'apiculture connaît « la pire des saisons possibles »

Les apiculteurs de la Loire et de la Haute-Loire tirent la sonnette d'alarme suite à une année qui a offert tout le panel que peuvent redouter les abeilles : gel tardif, froid estival et pluie. Tour d'horizon sur ce métier en tension.

Par **Clément GOUTELLE** - 18 août 2021 à 19:01 | mis à jour le 18 août 2021 à 21:44

[01 / 02](#)

Gilles Deshors, apiculteur et cogérant de la Miellerie des Gorges de la Loire, présente un cadre qui devrait être plein : « Si on ne nourrit pas les abeilles, elles vont mourir. » Photo Progrès /Clément GOUTELLE



« Cela fait 31 ans que je vis de l'apiculture. J'ai connu des bonnes et mauvaises saisons mais jamais à ce niveau-là. » Si la météo estivale capricieuse a déplu aux vacanciers, elle a fait le cauchemar des apiculteurs, comme le raconte Gilles Deshors, cogérant de la Miellerie des Gorges de la Loire avec Pierrick Laforge et Gaëtan Denis. Les trois associés disposent de 1 200 ruches dont 800 à 900 en production chaque année. Le gel tardif, le froid estival et la pluie ont formé un cocktail détonnant pour l'apiculture : « Nous avons connu les pires conditions que l'on peut rencontrer en apiculture. On ne peut pas avoir une saison pire que cette année. »

« C'est la double peine : en plus de la mauvaise récolte, on est obligés de nourrir les ruches »

Dans ce cru 2021, rien n'a fonctionné : « Pour le printemps, avec la gelée tardive, les acacias n'ont pas fleuri et on a fait zéro production. Fin mai, début juin, la pluie et le froid ont fait que l'on n'a pas eu de miel de fleurs. »

Publié le 16 août 2021

ENVIRONNEMENT

Pesticide interdit : destruction de betteraves, théoriquement protégées par les néonicotinoïdes

500 000 tonnes de betteraves sucrières détruites, soit 1,5 % de la production parce que plusieurs milliers d'hectares ont été traités par un herbicide contenant des substances interdites dans l'Union Européenne. Nouvel avatar pour la filière qui avait provoqué un débat animé à l'automne 2020 en obtenant la réintroduction des néonicotinoïdes. Nouvelle illustration de la difficulté à limiter la phytotoxicité et à faire appliquer les restrictions européennes sur les pesticides.



1,5 % de la production nationale de betteraves va être détruites, selon la profession.

@UlrikeLeone

[Mis à jour le 16 août] Maudite betterave sucrière, spécialité des plaines agricoles picardes ! Frappée par la jaunisse, elle avait obtenu, à l'automne 2020 du Parlement français, une dérogation pour continuer à [utiliser les néonicotinoïdes tueurs d'abeilles afin de se protéger de la maladie](#), Mais elle connaît désormais une autre crise liée aux herbicides produits par la société israélienne Adama.

Après la révélation il y a quelques semaines de la présence de substances interdites dans l'Union européenne sur 5 000 hectares de champ de betteraves où ont été répandus l'herbicide Marquis, le ministère de l'Agriculture a ordonné la destruction des parcelles concernées dans

le nord et l'est de la France. Cela représente 500 000 tonnes de betteraves soit 1,5 % de la production. La filière demande des indemnités pour les 273 planteurs.

Jaunisse puis gel

"Après la jaunisse, le gel, c'est un coup dur pour eux mais ils comprennent que le principe de précaution soit appliqué", souligne Cyril Cogniard, le président de la Confédération générale des planteurs de betteraves (CGB) Champagne-Bourgogne. Il ajoute : "le consommateur est 100 % protégé, mais l'agriculteur est 100 % touché, il doit tout détruire sans savoir s'il va être indemnisé".

Des discussions sont en cours avec le producteur des substances incriminées pour trouver un "accord amiable" à ce préjudice dont la société Adama serait responsable Cette "phytotoxicité" (toxicité d'une substance chimique pour la croissance des plantes) "serait liée à des erreurs lors des étapes de formulation et de conditionnement des produits réalisées dans les usines de la société Adama en Israël", selon les autorités françaises. Des investigations sont en cours "pour connaître l'origine de cette contamination croisée lors du processus de fabrication". Cela tombe mal pour Adama qui a publié en juillet [son premier rapport de développement durable](#) qui met l'accent sur la sécurité de ses produits.

Un autre de ses herbicides est aussi mis en cause. Six lots de son produit "Goltix Duo" ont été jugés non conformes en raison de la présence de diflufenican, substance approuvée par l'UE, mais pour les céréales pas pour les betteraves, a indiqué le ministère de l'Agriculture. Trier le bon grain de l'ivraie et faire appliquer les réglementations sur les pesticides pour préserver la biodiversité est un long combat qui commence à peine.

Anne-Catherine Husson Traore avec AFP

"Du paradis à l'enfer", les apiculteurs d'Eubée ont tout perdu dans le feu

[Ouest-France](#) Voutás (Grèce) (AFP) Publié le 15/08/2021 à 18h04
[Écouter](#)

"On a perdu nos ruches parce qu'on courait pour sauver nos villages". Casquette enfoncée sur le crâne, Adonis Vakos se lamente devant les forêts carbonisées de l'île grecque d'Eubée.

"Regardez, il n'y a plus rien de vert autour de nous. Et une abeille sans vert, ça ne vit pas".

Sur le sol noirci, des cercles dessinés rappellent que des dizaines de ruches y étaient alignées au milieu des pins désormais disparus.

À la sortie du village de Voutas, la forêt luxuriante s'est volatilisée dans l'incendie qui a dévoré le nord de l'île grecque d'Eubée pendant neuf jours.

"Sur les 130 ruches que j'avais, il m'en reste 50", constate Adonis Vakos, 49 ans, dernier représentant d'une famille d'apiculteurs de père en fils.

"Je suis dans la culture du miel depuis que j'ai dix ans. On n'aura jamais le temps de revoir ça, on sera morts avant que ça repousse. Il va falloir 50 ans, si ça repousse un jour...", se désole-t-il face au relief carbonisé.

Des pins, des noyers, des figuiers arboraient les montagnes du nord d'Eubée.

"Tout le monde travaillait avec la nature ici. C'est tout un mode de vie qu'on a perdu en même temps que la forêt", assure Babis, 53 ans.

"À chaque saison ses trésors", ajoute cet autre apiculteur qui vivait de ses ruches. "Qu'est-ce qu'on va trouver ici l'année prochaine ? C'est terminé. On est passé du paradis à l'enfer".

"Comment vont se nourrir les abeilles? avec du charbon?"

Sur un smartphone, les deux hommes font défiler des photos prises ces derniers mois dans la nature abondante.

"Des souvenirs pour la vie", lâche Adonis Vakos.

La peur du vide a remplacé la peur des flammes pour les apiculteurs de la région.

Depuis les incendies d'une virulence exceptionnelle, l'ensemble des agriculteurs, éleveurs et producteurs redoutent les conséquences économiques et les risques d'inondations.

"On va sans doute devoir migrer nous aussi, et mettre nos ruches dans d'autres régions", projette Adonis Vakos. "Regardez, il n'y a plus rien de vert autour de nous. Et une abeille sans vert, ça ne vit pas".

Pour son collègue Adonis Angelou, la décision est déjà prise. "J'emène mes ruches dès demain dans le Pélion", une péninsule montagneuse au nord d'Eubée.

"J'ai loué un terrain à côté de Volos, ça engage de nouveaux frais mais je n'ai pas le choix", ajoute l'exploitant, qui a réussi à sauver ses 150 ruches en creusant à l'aide d'un tracteur un périmètre de sécurité face aux flammes.

"Heureusement je les ai sauvées. Mais comment vont se nourrir les abeilles ici ? Avec du charbon ?".

Jusqu'ici, le nord d'Eubée comptait parmi les régions grecques les plus prisées des apiculteurs. Son micro-climat, sa biodiversité, ses forêts de pins caressées par le meltem offraient des conditions idéales à la production d'un miel exceptionnel.

40% de la production de miel du pays

"A cette période et jusqu'à début novembre, des milliers d'apiculteurs de Kalamata (sud) jusqu'à l'Évros (nord) venaient dans le nord d'Eubée car la production est immense et le miel de qualité", assure Panagiotis Gianakaras, apiculteur originaire d'Istiaia.

Lui aussi a réussi à sauver ses 80 ruches. Les caisses en bois colorées abritant ses milliers d'abeilles reposent désormais à l'ombre des oliviers.

"40% de la production de miel du pays se fait ici", estime Stathis Albanis, président de la coopérative des apiculteurs d'Istiaia.

"On parle de forêts qui ont une importance aussi bien écologique qu'économique. De nombreux habitants dépendent d'elles", commente auprès de l'AFP Dimitris Karavellas, directeur général de WWF Grèce.

"La crise climatique est une dure réalité et nous montre que les forêts vont devenir de plus en plus vulnérables et de plus en plus précieuses pour ce qu'elles apportent", ajoute-t-il.

"La crise climatique n'est pas une excuse pour échouer mais doit être une alarme pour changer", assène Dimitris Karavellas.

Pour Alexandra Messare, directrice des programmes en Grèce pour Greenpeace, les autorités ont une responsabilité. "Le gouvernement, tout comme le précédent, n'ont pas investi pour défendre la biodiversité et les personnes qui en dépendent", accuse-t-elle.

"Du paradis à l'enfer", les apiculteurs d'Eubée ont tout perdu dans le feu

Cinq idées reçues (et fausses) sur les abeilles

Publié le 14/08/2021 à 06:25 | Mis à jour le 14/08/2021 à 06:25

> **L'abeille attaque l'homme et pique.** Certes, elle a un dard et du venin, sinon ses prédateurs l'auraient déjà éliminée, explique Jean Meurisse. « Mais elle n'est pas belliqueuse, elle n'attaque pas. Elle ne fait que se défendre quand elle croit la colonie en danger. » Un conseil, donc, ne pas stationner longtemps près d'une ruche et surtout pas devant l'entrée. Les gardiennes auraient tôt fait de vous repérer et de croire que vous êtes malintentionné. En revanche, on peut sans risque observer de près une abeille en train de butiner une fleur.

> **Un essaim d'abeilles en vol est dangereux.** Un essaim n'attaque jamais l'homme, rassure Jean Meurisse. Avant de partir en essaim pour aller fonder une autre colonie, les abeilles se sont d'ailleurs gorgées de miel et leur poids ralentit leurs réactions.

« Veillez cependant à ce qu'aucune ne s'accroche dans vos vêtements ou votre chevelure, auquel cas elle se croirait agressée et riposterait. »

> **La ruche est commandée par une reine.** La reine ne commande personne. Son rôle est de pondre : elle est la seule dans ce cas au sein de la colonie, les autres abeilles étant stériles. Elle est choyée comme une reine parce que si elle meurt, la ponte cesse.

> **L'abeille sert à faire du miel.** « Certes, elle fait du miel mais son rôle premier dans la nature est de polliniser, c'est-à-dire d'aider à la fécondation des fleurs, indique Jean Meurisse. Quant au miel, c'est la nourriture dont l'abeille a besoin pour elle-même et sa progéniture. » Elle le fabrique dans son estomac à partir du jus sucré, le nectar, qu'elle récolte sur les fleurs.

> **La gelée royale est produite par la reine.** Non, ce sont les ouvrières qui la secrètent, elle sert d'aliment pour les larves.

La reine ne secrète rien, elle est même incapable de se nourrir toute seule, ce sont les suivantes qui le font.

2021 sera une « année noire » pour le miel français, selon les syndicats d'apiculteurs

Les apiculteurs craignent une « année noire » pour le miel français. Cette année, la récolte devrait être faible, de l'ordre de 30 à 40 % de celle de 2020. Ces chiffres s'expliqueraient notamment par le gel du second trimestre et une météo peu clémente sur tout l'Hexagone.



Un apiculteur de Loire-Atlantique. | FRANCK DUBRAY/OUEST-FRANCEAfficher le diaporama

[Ouest-France](#) avec agence Publié le 13/08/2021 à 15h50

Après [une année 2020 faste](#) au niveau du miel, les syndicats d'apiculteurs ont annoncé une récolte 2021 particulièrement maigre, de l'ordre de 30 à 40 % inférieure à celle de l'année dernière. Ces chiffres très bas concerneraient tout le territoire et s'expliqueraient notamment par [les difficultés météorologiques de cette année](#), rapporte *Le Figaro*, jeudi 12 août.

Ainsi, les trois conditions nécessaires à une bonne récolte, à savoir la floraison, le soleil et la bonne santé des abeilles, « **n'ont jamais été réunies au même moment** », a expliqué Hubert Durupt, du syndicat Api Est, pour qui il faut s'attendre à une « **année noire** ».

À cause de [l'importante période de gel](#) du second trimestre, « **aucun miel de printemps n'a pu être récolté** », a ajouté Dominique Cena, vice-président de l'UNAF (Union nationale de l'apiculture française).

Un équilibre climatique « rompu »

Selon lui, la mauvaise récolte est la conséquence directe du [dérèglement climatique](#). « **Les saisons ne sont plus en phase avec les floraisons, et on observe une alternance entre des pics de froid, des pics de pluie et des pics de**

chaleur. L'équilibre entre chaleur et humidité, nécessaire à la production de miel, est rompu », a déclaré Dominique Cena.

Conséquence directe de la baisse de production, le prix du miel devrait augmenter, a indiqué le vice-président de l'UNAF. Mais Dominique Cena encourage les consommateurs français à « **privilégier le miel produit dans l'Hexagone** » afin de soutenir les apiculteurs.

2021 sera une « année noire » pour le miel français, selon les syndicats d'apiculteurs

Ancien enseignant et figure de l'apiculture dans le Var, Jacques Poujol nous a quittés

Raphaëlois de cœur depuis 1946, l'homme rejoint les bancs de l'enseignement aux Myrtes, à Saint-Raphaël, puis aux Chênes, à Fréjus.

La rédaction Publié le 12/08/2021 à 12:54, mis à jour le 13/08/2021 à 06:47



Jacques Poujol devant ses ruches. **Photo Ph. A.**

Jacques Poujol, né à Cotignac en 1940, est décédé ces jours derniers. Raphaëlois de cœur depuis 1946, l'homme rejoint les bancs de l'enseignement aux Myrtes, à Saint-Raphaël, puis aux Chênes, à Fréjus. L'amoureux de la nature et des autres y dispensait des cours de Sciences de la vie et de la terre (SVT). C'est en aidant un proche à trouver un essaim d'abeilles qu'il se tourne vers l'apiculture.

Coup de foudre depuis 40 ans, qui le mène à la présidence du "Rucher-école du Var", flambeau passé il y a quelques mois seulement.

Il y apprenait les enjeux essentiels de la survie des pollinisateurs à travers divers ateliers associatifs. Les manières de cohabiter, aussi.

Autre casquette: Jacques Poujol était aux manettes du groupe de recherches du dépôt laboratoire préhistoire de Saint-Raphaël, créé en 1977 pour assister les chercheurs sur le terrain.

Partout, sur les réseaux sociaux, les hommages pleuvent. D'anciens élèves, qui regrettent un professeur passionné - et passionnant. De mains vertes, qui pleurent un homme bon.